Zeitschrift: Habitation : revue trimestrielle de la section romande de l'Association Suisse pour l'Habitat

Herausgeber: Société de communication de l'habitat social

Band: 35 (1963)

Heft: 7

Artikel: Brasilia ou la dernière chance

Autor: Vouga, J.-P.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-125474

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 03.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

BRASILIA
ou la dernière chance

par J.-P. Vouga

Mon premier voyage au Brésil a eu lieu en 1958. Je viens d'y retourner. Ces quatre ans permettent des comparaisons d'un intérêt certain.

C'est à Rio de Janeiro que commencent et s'achèvent tous les périples brésiliens. Rien n'a été fait pour rendre avenants ce premier et ce dernier contacts. L'impression fascinante du survol de la merveilleuse baie est vite effacée dans la confusion de l'aéroport, dans les embouteillages démesurés et endémiques du centre de la ville, la nonchalance et la désinvolture de tous ceux qui ont le moindre rouage à faire fonctionner, la saleté des lieux contrastant douloureusement avec la générosité prodigieuse de la nature.

Dans une moiteur tropicale, les heures se passent à attendre les moyens de locomotion qui se traîneront d'un carrefour bloqué à un autre. Au rendez-vous, vous serez encore les premiers, car les Cariocas, fiers – on se demande pourquoi – de cette cité dont ils chantent à longueur de journée les mérites, y vivent en réalité chacun pour soi et se moquent de vous comme des autres sans rien voir de la réalité: ces misérables *favellas,* habitées par deux cent mille déshérités inconnus de l'état civil comme leurs cabanes sont inconnues des services publics; ces autres taudis que sont les gratte-ciel d'il y a dix ans, dégradés et mal entretenus; ces chantiers abandonnés dressant haut leurs puissants squelettes; ces trottoirs aux jolis dessins de marbre défoncés tous les 100 m. Les jeux sont la seule raison d'être des Cariocas, jeux du stade, jeux des plages où ils se bousculent en toute saison, jeux de leurs randonnées dans les sites où la nature vierge est encore apparente, jeux d'un carnaval gigantesque qui se prolonge dans des rythmes de samba tout au long de l'année... Le reste est dérobade.

Sao Paulo est certes d'une autre trempe; le site n'offre aucun attrait; la cité est envahissante, exubérante, mais entreprenante et laborieuse. C'est à Sao Paulo qu'ont pris pied les quatre cinquièmes des Européens qui, au cours des deux guerres mondiales, ont émigré au Brésil.

C'est à Sao Paulo que se livre tout l'effort industriel du pays, effort considérable, qui serait admirable s'il concourait réellement à l'équipement du pays, s'il était axé sur son développement. Ce n'est pas le cas: c'est le déchaînement de la concurrence entre industries privées dans des secteurs «payants» comme l'industrie automobile alors que le pays a besoin de routes ou comme l'industrie fine alors que l'équipement de base est déficitaire.

Dans le reste du Brésil, le même contraste apparaît cruellement: haut niveau de vie de certains privilégiés, misère humiliante des autres; constructions luxueuses et d'une beauté provocante, taudis dont le soleil tropical ne parvient pas à masquer l'état dégradant. Aucune trace de ces œuvres philanthropiques qui, ailleurs, apaisent un peu la conscience des gens trop riches...

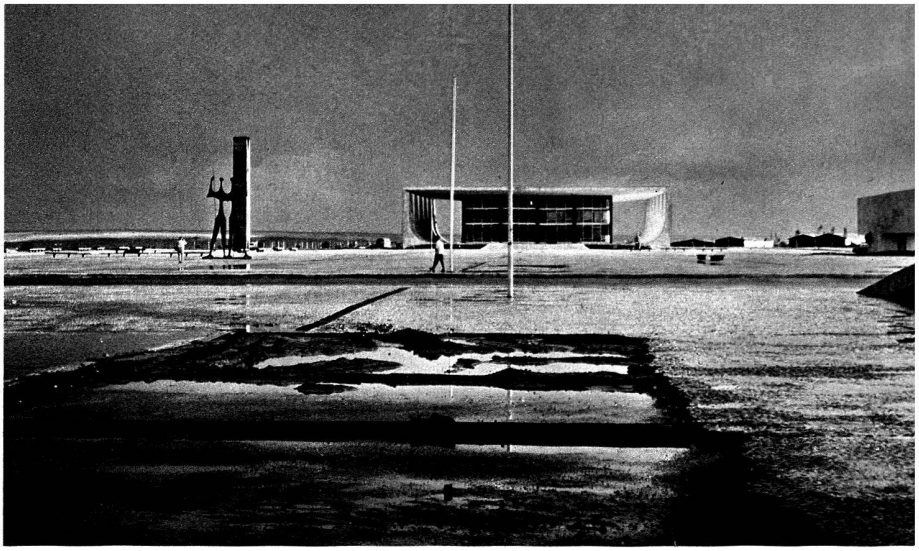
A chaque pas, c'est le déploiement fastueux de richesses naturelles inexploitées: nature prodigieuse où toutes les cultures seraient possibles, mais où paressent quelques déshérités dans des huttes clairsemées; champs abandonnés; routes inachevées; vestiges nostalgiques d'un passé exquis laissés à l'abandon; ports naturels sans emploi; sites touristiques incomparables, accessibles par les seuls moyens de fortune... on pourrait multiplier la liste. Les réussites, au contraire, se comptent du doigt; l'autoroute de Sao Paulo-Santos, un chef-d'œuvre escaladant une falaise de 800 m. dans le vertigineux décor de la forêt tropicale; la route Rio-Petropolis (toutes deux d'ailleurs créées pour les heureux week-end des classes aisées) et la route de Rio-Bahia, enfin pourvue d'un revêtement moderne. Il y a, heureusement, Brasilia!

Brasilia! La capitale discutée... folie géniale, cité paradoxale inhumaine, théâtrale et majestueuse, jaillie du néant; défi au bon sens, négation à elle seule de toute la torpeur du Brésil, affirmation de l'impossible, démesure passionnée, résurrection en plein XXe siècle des pionniers de jadis, dernière apparition de l'Aventure!

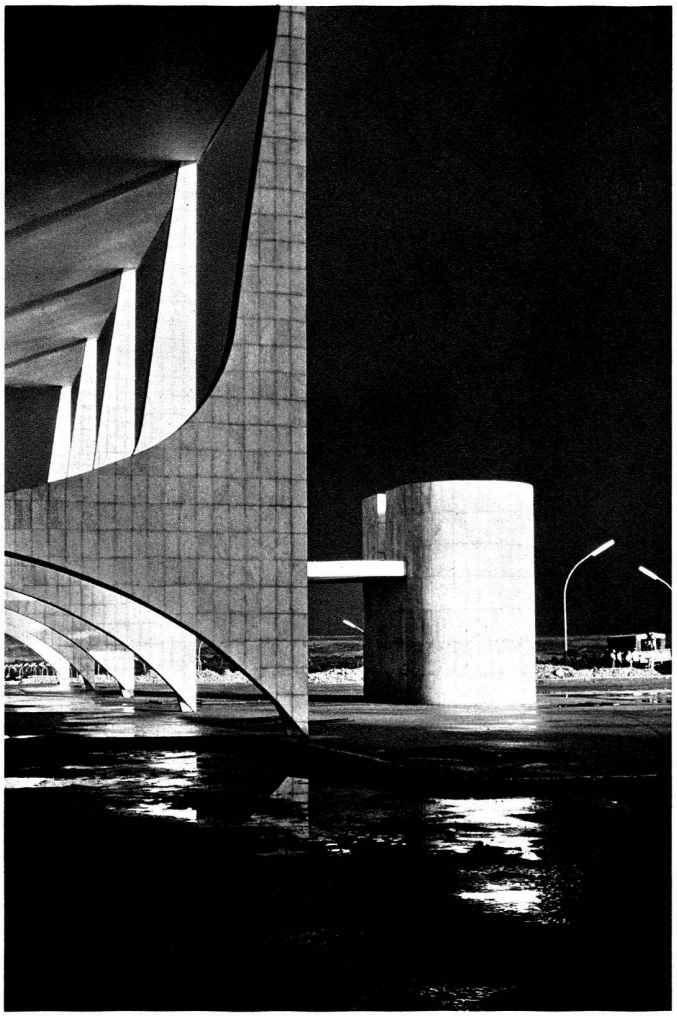
Rien de moins raisonnable: plan dictatorial, décision précipitée, choix arbitraire des chefs responsables, début des travaux sans préparation, ravitaillement des chantiers par avion, absence d'études, drainage abusif de toutes les ressources, mais enthousiasme invraisemblable, inconnu, imprévisible; orgueilleux pari d'un prince; victoire des audacieux sur les timorés, des fanatiques sur les raisonnables.

Le premier croquis du plan aujourd'hui célèbre de Lucio Costa date de mars 1957 et le 21 avril 1960, le président Kubitschek inaugurait une ville de septante mille habitants aux artères somptueuses brillamment éclairées, un palais gouvernemental, un Parlement où ne manquait pas un cendrier, une Haute Cour de justice, dix ministères, deux palaces.

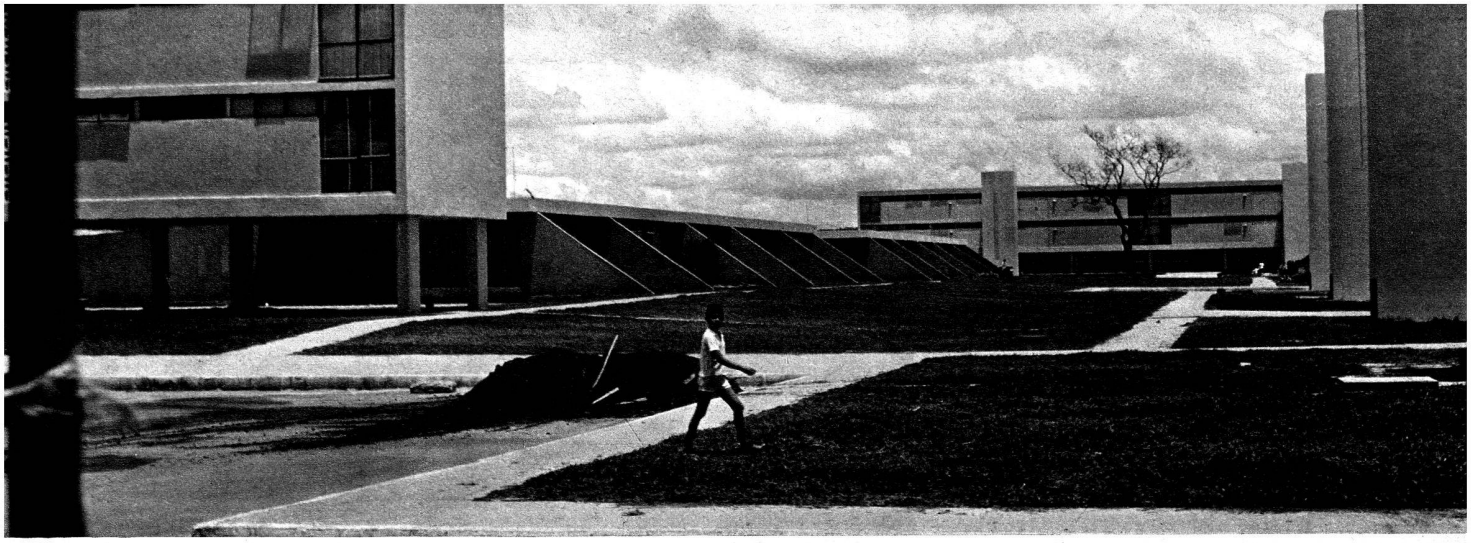
On avait transplanté trente mille arbres dont presque tous périrent car le sol, cette argile qui prend toutes les nuances du rouge, veut être travaillé avant de produire: symbole



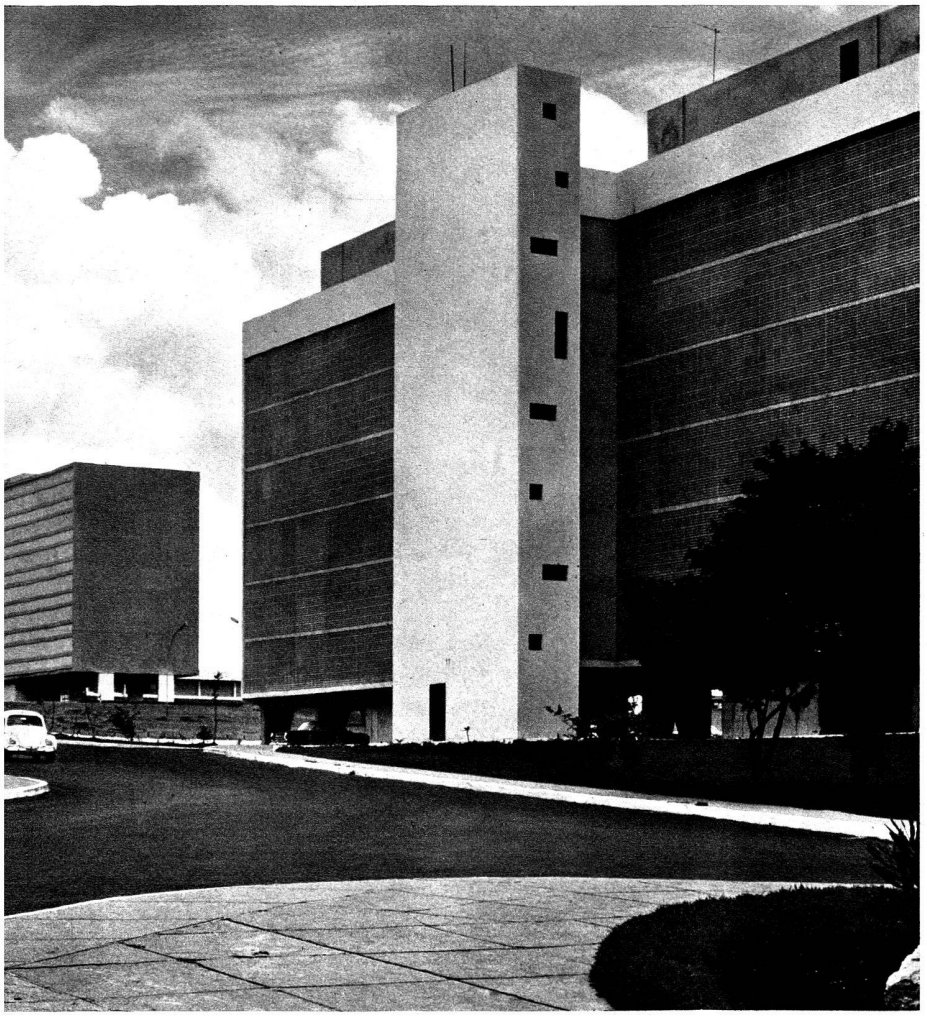
Brasilia...
miracle de l'aventure...



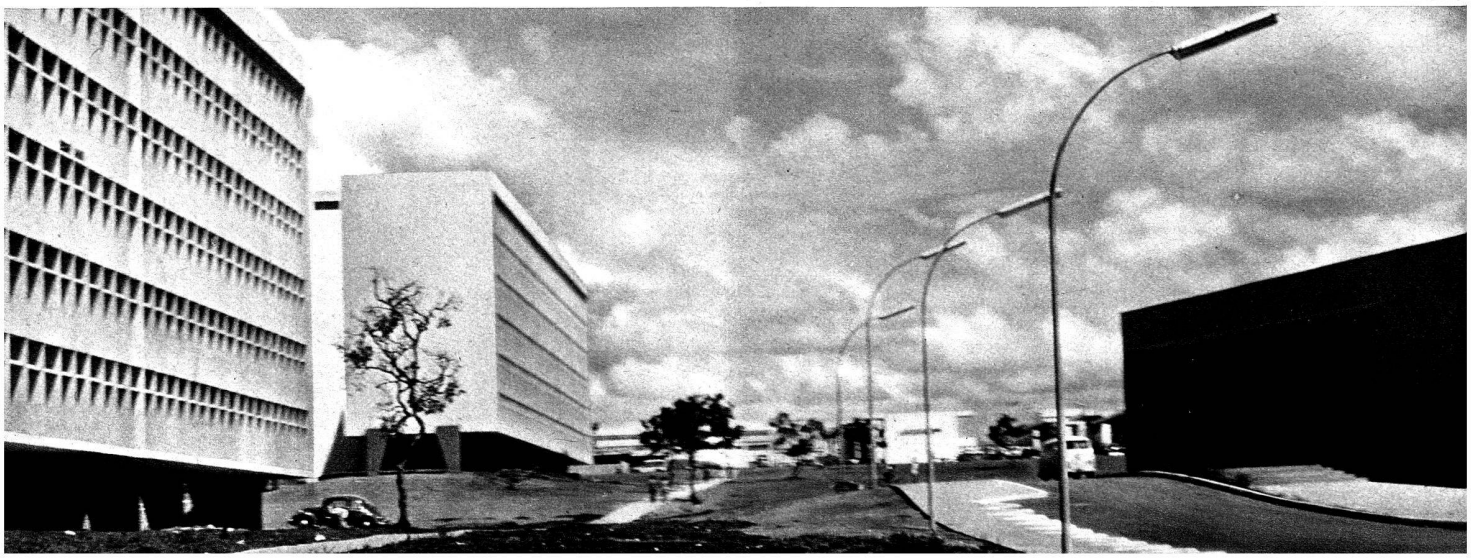
démesure, fol espoir?

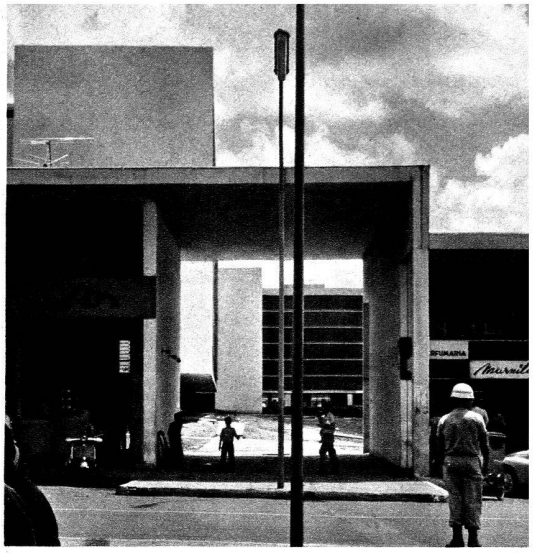


Habitations ouvrières



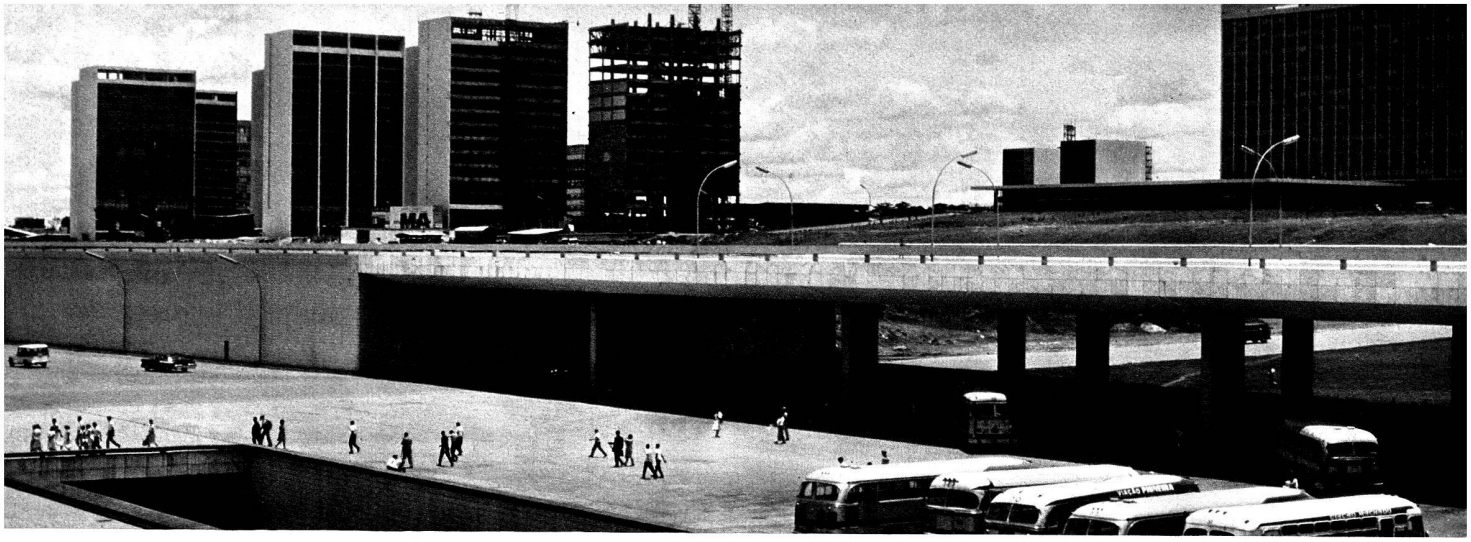
Quartier résidentiel



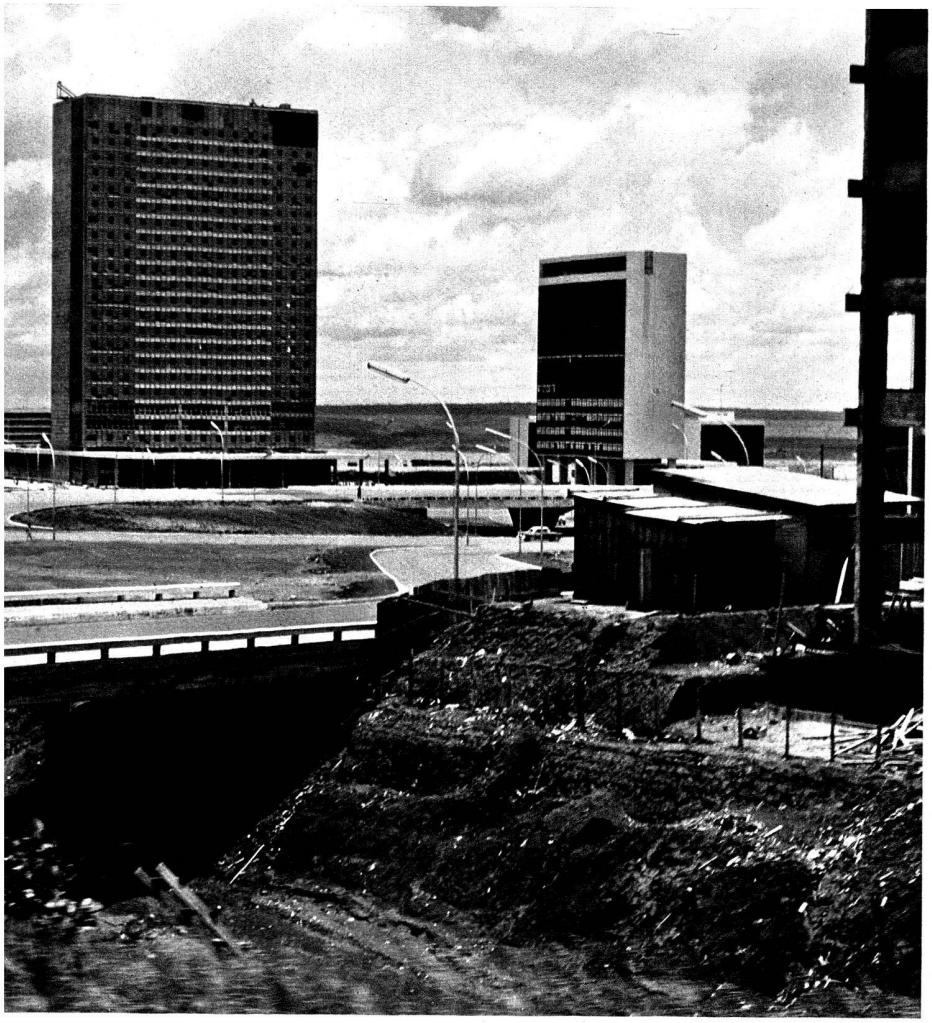


Rue de boutiques

Centre de quartier



Gare routière



Banques, immeubles Photos J.-P. Vouga 1962

de l'effort qui reste à accomplir, donner une âme à cette ville, insuffler la vie à cette création prodigieuse.
J'avais vu ce gigantesque chantier au milieu de sa course: dans des nuages de poussière rouge s'ouvraient les collines, s'éventraient les talus; des ouvriers noirs assemblaient en coffrages des bois dont nous eussions fait nos ameublements, ferraillaient sous les projecteurs les fines nervures des palais que Niemeyer avait voulus aussi beaux que ceux de l'Antiquité; aucune grue: les pistes qui reliaient alors Brasilia aux deux pôles que sont Rio et Sao Paulo leur auraient refusé le passage; les jeeps et les machines de chantier sillonnaient les kilomètres de brousse où s'érigeait ce qui allait être écoles, bureaux et surtout habitations; deux édifices, terminés, présageaient pourtant ce qu'allaient être les autres: le Palais de l'Alvorada, résidence du président de la République, précieuse orfèvrerie de béton aux volumes intérieurs enchanteurs, splendidement isolée et le Brasilia-Palace, singulier et sec avec ses 300 m. de couloirs rectilignes, mais riche, lui aussi, d'un charme inexprimable.
Aujourd'hui, la comparaison avec cette première visite pourtant si proche, est propre à étonner. Une telle performance provoquerait l'enthousiasme si elle était l'œuvre de pays hautement organisés. Au Brésil, dans ce contexte de laisser-aller et de désordre, elle stupéfie. Il y a là un miracle dont aucune critique, si justifiée soit-elle, ne parvient à effacer la réalité.
Que la ville aujourd'hui manque de vie, qu'elle soit encore dépourvue de ce que ne peuvent lui donner que ses habitants, c'est l'évidence. Mais tout est en place pour cela. Ce n'est plus qu'une question de persévérance, de volonté, d'effort continu. Déjà, une université est à Brasilia; déjà elle rassemble autour d'un corps de professeurs animés d'un courage étonnant, de nombreux étudiants qui peuvent être demain l'armature d'une cité forte, neuve et ardente. Les épreuves ne lui manqueront pas. Ils ont contre eux tout le poids de la facilité dans laquelle le Brésil a sombré, toute la nonchalance d'un peuple épris de distractions et avide de gains faciles. Mais ceux-là mêmes qui veulent faire de Brasilia la capitale agissante du pays ont en outre à vaincre l'orgueil qui les guette et l'isolement dans lequel ils se laissent peut-être enfermer. Leur attitude actuelle est celle d'un refus de toute atteinte au plan prestigieux de Lucio Costa. Brasilia sera telle qu'elle fut conçue, froide et souveraine, ou ne sera pas. Or, Brasilia n'est déjà plus telle qu'elle fut conçue. Sans l'accord de personne, des dizaines de milliers de déshérités, *Nordestinos* sans ressources et sans attaches, ont installé leurs campements au pied de la cité grandiose. Baraques de planches à toits de tôle, cahutes montées en une nuit se sont multipliées au point de constituer de véritables cités que l'officialité voudrait ignorer, mais qui portent déjà des noms: *cidade livre* (ville libre), *nucleo bandeirante* (noyau des pionniers); ce ne sont pas les ouvriers qui les habitent, mais bien d'innombrables familles attirées par ce nouveau pôle dont elles attendent qu'il les accueille et les intègre.
Ce n'est pas prévu au programme. Sereinement, innocemment, Brasilia attend du gouvernement qu'il résolve le problème insoluble de ces terres de la désolation et de la soif que sont les Etats du nord-est. Ces nouvelles *favellas* se videraient d'elles-mêmes. Il n'est pas permis d'entretenir une telle illusion. Si la *cidade livre* n'est pas remplacée par des logements décents et accueillants, c'est elle qui croîtra et s'emparera des habitations vides et des palais désertés.
Cela ne doit pas arriver.
Le grand élan, l'effort farouche qui a fait surgir Brasilia du néant a eu son origine dans l'idée-force de contraindre le pays à coloniser l'immensité de ses terres intérieures en le soustrayant à l'influence délétère des cités côtières rivales et égoïstes.
Aujourd'hui que le cadre est en place, grandiose et impressionnant, mais réel, les premiers effets se produisirent. Ils ne sont pas exactement ce qui paraissait souhaitable: il faut donc les canaliser, mais non les combattre. Ils s'insèreront alors dans le grand mouvement qui doit désormais converger vers Brasilia, cité magique et endormie qui peut se réveiller dans les cendres d'une gigantesque *favella* ou dans la splendeur de la plus belle cité de l'Amérique latine, orgueil des hommes du XXe siècle et surtout dernière chance du Brésil